



CULTURE & SAVOIRS

La révélation Judith Joy Ross

PHOTOGRAPHIE Le BAL expose à Paris l'œuvre méconnue de cette septuagénaire américaine qui voit dans l'autre, ordinaire, populaire, ouvrier, un miroir pour ausculter la société.

Qu'est-ce qu'elle est originale, Judith Joy Ross, cette Américaine de 76 ans dont le BAL (espace d'exposition) expose la rétrospective photographique ! Ses quelque 130 portraits en noir et blanc tranchent avec ce que l'on nous montre d'ordinaire des États-Unis. Et son collègue Paul Graham a bien raison lorsqu'il déclare que la septuagénaire est « le secret le mieux gardé de l'histoire de la photographie contemporaine américaine ».

Car, avant cette exposition d'envergure, Judith Joy Ross était inconnue en Europe et bien souvent en son propre pays. Très discrète, et bien qu'ayant fréquenté le College of Art and Design de Philadelphie, elle n'a vécu ni des revenus tirés de commandes de presse, ni de la vente de ses tirages, ni de l'exercice du métier de professeur ou d'historienne... Non, Judith Joy Ross, issue de la petite classe moyenne (père gérant de supérette, mère professeur de piano) et vivant en une cité minière de Pennsylvanie dont elle dit qu'on n'y voyait pas beaucoup d'avenir, a juste utilisé la photographie pour enquêter sur

ses semblables, pour en sonder l'âme, elle qui se posait plein de questions...

Car, à chaque fois qu'elle s'est projetée dans une série, elle s'est rapprochée de gens ordinaires, de son milieu, en commençant par engager la conversation, par leur poser une question candide. « *Moi, j'aime l'ordinaire*, dit-elle. *Il s'agit de la plus magique, de la plus surprenante et de la plus durable des beautés.* »

UNE ARTISTE PACIFISTE

Chaque fois, un lien, ainsi, se crée. Là-dessus, elle sort sa chambre 20 x 25 en acajou, son trépied et face au surgissement de cet appareil ancien, qui produira le contraire de l'instantané volé, la photographie et son sujet, se sentant gratifié, considéré, se retrouvent sur un pied d'égalité. Il en surgit une œuvre collaborative, un portrait profond, intérieur, qui va bien au-delà des apparences.

Car Judith Joy Ross va d'abord chercher, dans ses portraits, elle qui est avant tout pacifiste, ce qui peut bien motiver ceux qui s'engagent pour la guerre : des familles qui viennent se recueillir au mémorial des anciens combattants du Vietnam à Washington, aux

sénateurs qui ont voté la guerre du Golfe, aux manifestants qui la soutiennent, aux réservistes inquiets qui viennent d'apprendre qu'ils vont devoir la mener...

Lorsque son père meurt, terrassée par la douleur, elle retourne dans le parc où il l'emmenait jouer petite. Là, elle se détourne du monde des adultes qui n'est que douleur et se ressource en filmant la légèreté des jeux d'enfants et d'adolescents. Et ses vintages uniques qu'elle tire elle-même par contacts des heures durant se parent alors de teintes brunes, plus chaudes que d'ordinaire. Lorsqu'elle s'intéresse aux professeurs des écoles de sa ville, il s'agit, là encore, de « *reconnecter le spectateur à l'enfant qu'il a été* ».

Elle dit : « *Je voulais changer les choses avec mes photos, arrêter les guerres, aider les professeurs. Je n'ai jamais réussi. Mais cette illusion est utile. C'est elle qui nous fait avancer.* » ■

MAGALI JAUFFRET

« Judith Joy Ross : photographies 1978-2015 », au BAL (Paris 18^e), jusqu'au 18 septembre.
Informations : le-bal.fr.
Catalogue coédité par l'Atelier **EXB** et le BAL, 312 pages, 45 euros.





Eurana Park, Weatherly, Pensilvania, 1982. JUDITH JOY ROSS/COURTESY GALERIE THOMAS ZANDER/COLOGNE